

NADINE GORDIMER
L'« Africaine blanche »

Florence Noiville, *Le Monde*, 10 juin 1994

repris dans [*Écrire c'est comme l'amour : portraits littéraires*](#), éd. Autrement, 2016

(voir articles ultérieurs de Florence Noiville dans *Le Monde* :

« [Nadine Gordimer, la vérité du cœur](#) », 15 novembre 2002

« [Nadine Gordimer, sensuelle et lapidaire](#) », 8 janvier 2004

« [Nadine Gordimer, l'« Africaine blanche »](#) », juste après sa mort, 15 juillet 2014)

Rencontre avec la romancière sud-africaine, enthousiasmée par le bouleversement politique qu'a connu son pays. Mais, qui continuera, demain comme hier, dans son œuvre et dans sa vie, à « rechercher la vérité pour approcher la justice ».

« *Allez à Johannesburg, suggère Nadine Gordimer. Il y a dans l'air un sentiment d'euphorie qui persiste. Les Noirs sont plus confiants. Les gens se sourient, sans raison précise...* » Frêle silhouette, regard vif et déterminé, la grande dame de la littérature sud-africaine, pourtant connue pour sa mesure et sa lucidité, ne cache pas, cette fois, son enthousiasme. Il faut l'entendre raconter son *election day*, le 27 avril, l'une de ces journées historiques au cours desquelles se sont déroulées les premières élections multiraciales. Elle décrit un bureau de vote installé dans une église, « *la queue dès 7 heures du matin* », des gens « *avides de voter* », une « *atmosphère magnifique de respect et de crainte* »... Autour d'elle, des enfants de toutes couleurs jouant ensemble. « *J'ai voté, dit-elle simplement. J'étais émue.* »

Émue. Comment, à soixante-dix ans, Nadine Gordimer aurait-elle pu ne pas l'être, elle qui a consacré sa vie et une bonne part de son œuvre à protester contre l'apartheid ? Elle qui s'est engagée personnellement en faveur de la justice, en adhérant au Congrès national africain (ANC) de Nelson Mandela. Elle qui, contrairement à d'autres romanciers sud-africains, n'a jamais quitté son pays natal, et s'est obstinée à écrire malgré la censure. « *J'ai été le premier écrivain anglophone à voir mes livres rester sans lecteurs, interdits. Au début, je ne pouvais pas y croire. Et puis, on s'habitue...* »

« **JE NE SUIS PAS UN ÉCRIVAIN ENGAGÉ** »

On s'habitue, mais on ne se résigne pas. En 1991, lorsqu'elle lui décerne le prix Nobel de littérature – aucune femme n'avait reçu cette distinction depuis la poétesse allemande Nelly Sachs, vingt-cinq ans auparavant –, l'Académie suédoise couronne une œuvre qui n'a cessé d'analyser, de disséquer, avec une opiniâtreté et une minutie inlassables, « *les conséquences qu'impliquent pour les êtres humains les distinctions raciales* ».

Mais il serait dommage de réduire l'œuvre de Nadine Gordimer à cette seule dimension. Elle-même ne se considère pas comme un écrivain engagé. « *Si vous appelez ainsi un auteur qui défend une idéologie, alors non, je ne suis pas une romancière engagée. J'écris depuis l'âge de neuf ans, dans un pays où l'air est saturé de politique. Mes personnages en sont naturellement imprégnés. En réalité, je ne dis que la vérité sur le monde où je vis...* » Dans son discours de Stockholm, elle soulignait combien l'univers de l'écrivain est « *inévitavelmente dicté par les pressions et les distorsions de la société qui l'entoure de même que la vie du marin est déterminée par le pouvoir de la mer* ».

A Springs, une petite ville qu'entourent les scories des mines d'or toutes proches, Nadine Gordimer grandit dans un milieu qui, comme beaucoup d'autres, accepte le principe du « *développement séparé* ». Ce n'est pas la politique mais plutôt la métaphysique qui la conduit à l'écriture. Née de parents juifs, un père lituanien et une mère anglaise, élevée en dehors de toute religion, elle se souvient qu'elle enviait à ses camarades leurs séances de catéchisme, et « *les explications que donnent les religions au mystère de l'être. Je me suis mise à écrire, à explorer la conscience, le langage, les comportements, les émotions, pour me forger une explication* ». Elle n'a que treize ans quand un journal anglais publie son premier conte, et moins de vingt lorsque paraissent ses premiers récits, inédits en français, *The Lying Days*. Pour les critiques du moment, elle devient « *la Katherine Mansfield d'Afrique du Sud* »...

En réalité, Nadine Gordimer avoue avoir été beaucoup plus influencée par Proust, Tchekhov ou Dostoïevski. Son œuvre ? Une dizaine de romans et quelque deux cents nouvelles, dont seulement une petite fraction est traduite en français. On y trouve, dès le début, cette tension entre la recherche de l'universel et la nécessité de s'inscrire dans l'actualité d'une histoire nationale, politique, intellectuelle. Assez vite s'y impose l'une des constantes de la littérature sud-africaine, la « *barrière de couleur* » : c'est la relation impossible entre un jeune Anglais et un Noir sud-africain (*Un monde d'étrangers*), le cauchemar d'un couple mixte clandestin (*Occasion for Loving*, qui n'est pas encore traduit), le suicide d'un Blanc engagé aux côtés des Noirs dans l'action terroriste (*Feu le monde bourgeois*)...

« LES DEUX CÔTÉS D'UN MÊME VISAGE »

Amours, amitiés, angoisses, déchirements : les nouvelles dont la traduction paraît ces jours-ci, et qui ont été écrites entre 1975 et 1980, offrent de nombreuses variations sur ces thèmes. Une femme, entraînée dans une foule, se surprend à embrasser un soldat blanc sur une joue, et un soldat noir sur l'autre comme s'il s'agissait des « *deux côtés d'un même visage* » (*L'Étreinte d'un soldat*) ; une jeune caissière africaine et un géologue autrichien sont jugés pour avoir « *violé l'immorality Act* » qui condamne les relations charnelles entre Noirs et Blancs (« *Amants des villes, amants des campagnes I* ») ; une naissance embarrassante est « *gommée* » de façon relativement expéditive (« *Amants des villes... II* »).

Ni simplification ni manichéisme, cependant. Nadine Gordimer ne théorise pas, elle observe. Le répétera-t-elle jamais assez ? Elle n'est pas « *un écrivain de propagande* ». Elle sait que la démonstration tue l'œuvre d'art, et qu'un détail minuscule de la vie quotidienne, l'intensité d'une expression, la violence d'un instant, en disent plus long qu'un réquisitoire. « *C'est pourquoi, souligne-t-elle, une œuvre de fiction sera toujours plus vraie – et plus efficace – qu'un essai ou une interview. Il y a plus de vérité dans la subtilité.* »

Subtilité, sensibilité, sensualité... Rien n'est moins abstrait, moins froid que ces textes ciselés où, lors d'une partie de chasse au pied du Kilimandjaro, surgissent les paysages, les éclairages, les senteurs de l'Afrique orientale, où, sans effet sentimental, Nadine Gordimer décrit le vieillissement des corps et des relations amoureuses, l'odeur de « *sueur et de savon bon marché* » derrière l'oreille d'un homme rencontré dans la rue, les « *belles mains noires, longues, veloutées, avec leur doublure claire* » d'un militant rentré d'exil, ou celles, « *finies comme des araignées* », d'un nourrisson endormi.

Est-ce cette tendresse pour ses personnages, ce sens aigu de l'observation, est-ce la finesse des notations qui font l'« *efficacité* » de sa fiction ? Nadine Gordimer reconnaît l'influence indirecte qu'ont pu exercer, sur la communauté internationale, des écrivains comme André Brink, John Maxwell Coetzee, Mongane Wally Serote ou elle-même. « *Les gens ont lu et "vu" ce que signifiait l'apartheid, dit-elle, alors que les médias, la télévision ne leur montrent jamais qu'une émeute, une tuerie, un moment de crise.* » Ce qui ne l'empêche pas de relativiser considérablement la responsabilité directe des intellectuels dans le processus de démocratisation : « *Nous sommes 40 millions, et sur ces 40 millions, seuls 5 millions, dont la moitié parle afrikaans, sont vraiment lecteurs. Si vous écrivez en anglais, ce qui est le cas d'écrivains blancs et noirs, votre public est minuscule.* »

Il y a dix ans, dans *Le Geste essentiel*, un essai sur la responsabilité politique de l'écrivain, Nadine Gordimer citait cette phrase de Camus : « *C'est à partir du moment où je ne serai plus qu'un écrivain que je cesserai d'écrire.* » Faut-il en déduire que l'élection du premier président noir de la République risque de modifier significativement son rapport à la littérature ? Elle ne le croit pas. « *Il y aura toujours de nouveaux sujets* », dit-elle. A l'affût des changements psychologiques, elle cite l'exemple des Noirs de Soweto ou d'Alexandra qui, depuis quelques années, quittent les ghettos. « *Les difficultés qu'ils rencontrent n'ont rien à voir avec les préjugés raciaux. Les Noirs n'ont pas de problèmes avec les Blancs, ils ont des difficultés avec eux-mêmes. Les vieilles relations de voisinage, de solidarité chaleureuse ont disparu. Hors des ghettos, où ils croyaient trouver la liberté, ils rencontrent l'isolement et l'indifférence.* »

C'est parce qu'elle est d'abord « *une artiste solitaire* » que Nadine Gordimer a récemment refusé de se porter candidate pour siéger à la nouvelle Assemblée nationale sud-africaine. Mais elle entend bien continuer à tenir son rôle de spectateur actif. Elle veut faire pression pour que soit mise en œuvre une politique culturelle accessible à tous, apporter les livres dans les townships, encourager les jeunes écrivains à publier en langues africaines, favoriser les programmes de publication, afin que le zoulou, le bantou, le khoisan... ne deviennent pas des langues simplement parlées. Nul doute que cette « *Africaine blanche* », comme elle aime à se définir, restera, à l'égard du nouveau gouvernement, un témoin exigeant, voire intransigeant. Il en va, dit-elle, de son « *honnêteté* ». « *En sa double qualité d'écrivain et de combattant pour la justice, le romancier a le devoir de rechercher la vérité pour approcher la justice.* » Il « *doit s'arroger le droit d'explorer le visage, avec ses verrues, de l'ennemi comme du frère d'armes bien-aimé* ».

NADINE GORDIMER naît en 1923 en Afrique du Sud d'un père juif lituanien et d'une mère anglaise, et grandit dans l'environnement privilégié de la communauté anglophone blanche. Elle a treize ans quand un journal britannique publie l'un de ses contes et moins de vingt lorsque paraît son premier recueil de récits. C'est à l'université que la jeune fille découvre l'horreur de la discrimination ainsi que sa vocation littéraire. Son premier roman, *Un monde d'étrangers* (1958) – qui décrit une amitié entre un Blanc et un Noir –, sera interdit pendant douze ans en Afrique du Sud. Proche de Nelson Mandela et du Congrès national africain, elle reçoit en 1974 le Man Booker Prize et, en 1991, le prix Nobel de littérature. Elle meurt à Johannesburg en 2014.

Œuvres citées

L'Étreinte d'un soldat, nouvelles, trad. Julie Damour, Christian Bourgois, 1994.

Feu le monde bourgeois, roman, trad. Pierre Boyer, Pion, 1993.

Le geste essentiel, essai, trad. Jean-Pierre Richard, Pion, 1988.

Un monde d'étrangers, roman, trad. Lucienne Lotringer, Albin Michel, 1979.